



## LE PROBLÈME DES CITATIONS VIRGILIENNES DANS LE COMMENTAIRE DE SERVIUS AU CHANT VII DE L'ÉNÉIDE

MATHILDE SIMON  
ENS-AOROC

### Résumé

Plusieurs passages du commentaire de Servius au chant VII de l'*Énéide* invitent à reconsidérer le texte de l'épopée car ils nous livrent des leçons nouvelles ou témoignent de controverses de la fin de l'Antiquité relatives à ces questions philologiques. Ce sont soit le lemme, soit des citations faites dans le cadre d'un autre commentaire, soit des développements dans lesquels le scholiaste justifie son choix qui documentent pour nous ces leçons divergentes, sans doute antérieures à Servius. Le choix du grammairien se fait selon les nécessités de la logique narrative et celles de la qualité esthétique de l'ouvrage. L'importance de ces questions textuelles ne résout pas la question des variantes d'auteur, mais rappelle la précocité des corrections apportées au texte virgilien, que nous pouvons tenter d'examiner à la lumière de l'histoire de la langue latine et grâce à des témoins négligés.

### Abstract

*Several passages from Servius' commentary on Book VII of the Aeneid invite us to reconsider the text of the epic, as they offer new lectures or reflect late Antiquity controversies related to these philological issues. These divergent readings, likely predating Servius, are documented either by the lemma, by quotations made in the context of another part of the commentary, or through explanations in which the scholar justifies his choices. The grammarian's decisions are guided by the necessities of narrative logic and the aesthetic quality of the work. The significance of these textual questions doesn't solve the question of the "author's variants", but it highlights the early emendations made to the Virgilian text, which we can attempt to examine in light of the history of the Latin language and with the help of neglected witnesses.*

Cet article est tiré de réflexions qui ont été suscitées dans le cadre du séminaire animé à l'École normale supérieure par Sylvia Estienne de Cazanove, Pierre Petitmengin (†), Judith Rohman et moi-même depuis maintenant plus de dix ans. Nous avons la chance d'avoir, depuis deux ans, un dialogue avec Giuseppe Ramires qui assiste à distance aux séances et la question que j'aborde ici ne peut pour ainsi dire pas être traitée sans que l'éditeur donne son avis, nous fasse bénéficier de sa science et de son expérience pour la mise au point du texte qu'il a retenu : il s'agit des passages pour lesquels le texte même de Virgile est l'objet d'hypothèses, de différentes possibilités, formulées par Servius lui-même ou par nous, lecteurs, lorsque nous confrontons le texte de Servius — le lemme ou le commentaire lui-même — à celui de Virgile, tel qu'il nous a été transmis par les manuscrits ou par d'autres commentateurs. Sur ce sujet, les auteurs de certaines contributions du présent volume, comme Giuseppe Ramires dans ses échanges avec Sebastiano Timpanaro tels que nous les rapporte son *Carteggio*<sup>1</sup>, mais aussi Giampiero Scafoglio qui s'est penché sur la question à propos du premier vers de l'*Énéide* dans ses *Noctes Vergilianae*<sup>2</sup>, ont développé d'intéressantes réflexions. Les échanges autour de ces passages lors du séminaire ont permis de reprendre et de réévaluer certaines hypothèses. Je n'aurai pas ici l'ambition — déraisonnable — de trancher sur ces *loci* qui n'autorisent souvent que des hypothèses, mais mon but est d'exposer certains cas et de solliciter une discussion académique.

Il y a dans l'ensemble du chant VII plus d'une trentaine de passages où le texte virgilien rappelé par Servius peut être confronté à une autre transmission ; le passage en revue de l'apparat de M. Geymonat dans l'édition Paraviana<sup>3</sup> et celui de G.B. Conte dans la collection Teubner<sup>4</sup> nous permettent d'énumérer la trentaine de cas de ce genre présents dans ce chant.

D'autre part, nous savons tous que le scholiaste, à de très nombreuses reprises, signale des leçons divergentes. En effet, Servius lui-même a conscience de la labilité du texte lu, relu et commenté de Virgile, objet parfois de fausses variantes (si ce terme a un sens, mais il semble bien que, pour le scholiaste, la notion soit valide) et ce, dès l'époque de Probus et Hygin<sup>5</sup>, au I<sup>er</sup> siècle, puis celle de Celse et Cornutus, au II<sup>e</sup> siècle, commentateurs que le scholiaste connaît. Le texte de Virgile est de manière précoce l'objet de corrections, sans doute dans le

<sup>1</sup> TIMPANARO & RAMIRES 2013.

<sup>2</sup> SCAFOGLIO 2010, p. 11-30, spéc. p. 19-21 ; cf. aussi p. 31-74.

<sup>3</sup> GEYMONAT [1973] 2008.

<sup>4</sup> CONTE [2005] 2019.

<sup>5</sup> Cf. GELL., *N.A.*, I, 21, 2.

cadre de cercles d'amateurs lettrés ou de savants, ainsi que nous le rappelle Suétone<sup>6</sup>. Aulu-Gelle documente des cas précis de controverses autour du texte virgilien<sup>7</sup>, en particulier à propos du passage célèbre, discuté il y a quelques

<sup>6</sup> SUET., *de gramm.* 24, 1-3 : [M. Valerius Probus]... *multaque exemplaria contracta emendare ac distinguere et annotare curavit, soli huic nec ulli praeterea grammaticae parti deditus.* « [M. Valerius Probus]... prit soin de corriger de nombreux ouvrages après les avoir rassemblés, de leur ajouter des signes de lecture, de les annoter, se consacrant à cette activité et à nulle autre branche de la grammaire » (sauf indication contraire, les traductions sont personnelles). Sur *adnotare* et *emendare*, cf. ZETZEL 1981, p. 7-13 et les nuances de TIMPANARO 1986, p. 24, n.12. Sur ces deux verbes et sur *distinguere*, cf. aussi VACHER 1993, p. 186-192.

<sup>7</sup> GELL., *N.A.*, I, 21, 1-2 : *Versus istos ex 'Georgicis' Vergilii plerique omnes sic legunt : "at sapor indicium faciet manifestus et ora tristia temptantum sensu torquebit amaro."*  
*Hyginus autem, non hercle ignobilis grammaticus, in commentariis, quae in Vergilium fecit, confirmat et perseuerat non hoc a Vergilio relictum, sed quod ipse inuenerit in libro, qui fuerit ex domo atque familia Vergilii :*  
*"et ora tristia temptantum sensus torquebit amaror",*  
*neque id soli Hygino, sed doctis quibusdam etiam uiris complacitum, quoniam uidetur absurde dici : "Cum ipse" inquit "sapor sensus sit, non alium in semet ipso sensum habeat ac proinde sit, quasi dicatur "sensus sensu amaro torquet". Sed enim cum Fauorino Hygini commentarium legissem atque ei statim displicita esset insolentia et insuauitas illius "sensus torquebit amaro", risit et : "Iouem lapidem," inquit "quod sanctissimum iusiurandum habitum est, paratus ego iurare sum Vergilium hoc numquam scripsisse, sed Hyginum ego uerum dicere arbitror. Non enim primus finxit hoc uerbum Vergilius insolenter, sed in carminibus Lucreti inuento usus est non aspernatus auctoritatem poetae ingenio et facundia praecellentis." Verba ex IV Lucreti haec sunt :*  
*"dilutaque contra cum tuimur misceri absinthia, tangit amaror."*  
*Non uerba autem sola, sed uersus prope totos et locos quoque Lucreti plurimos sectatum esse Vergilium uidemus.*  
 « Presque tout le monde lit ainsi ces vers des *Géorgiques* de Virgile :  
*at sapor indicium faciet manifestus et ora tristia temptantum sensu torquebit amaro.*  
 Mais Hygin, grammairien de vaste renom, ma foi, affirme et assure dans les notes qu'il a composées sur Virgile que le poète n'a pas laissé cela, mais ce qu'il a trouvé lui-même dans un livre qui provenait de la maison et de la famille de Virgile :  
*et ora tristia temptantum sensus torquebit amaror*  
 "l'amertume tordra les visages de qui la goûtera". Et cette leçon n'a pas été approuvée seulement par Hygin, mais aussi par certains autres érudits, car il semble choquant de dire *sapor sensu amaro torquet*, "la saveur tort d'une sensation amère", puisque la saveur, disent-ils, est en elle-même une sensation, qu'elle ne porte pas en soi une autre sensation, et que c'est comme si l'on disait : *sensus sensu amaro torquet*. Comme j'avais lu à Favorinus la note d'Hygin et que lui avait déplu tout aussitôt cette expression inhabituelle et sans charme, *sensus torquebit amaro*, il rit et : "Par Jupiter Lapis, dit-il, ce qui passa pour le plus sacré des serments, je suis prêt à jurer que Virgile n'a jamais écrit cela ; mon avis est qu'Hygin a raison". Virgile n'a pas formé ce mot le premier et sans précédent, il l'a trouvé dans les poèmes de Lucrèce, attachant un grand prix à l'autorité d'un poète dont le génie et l'éloquence sont hors de pair ». Voici la citation tirée du livre quatre de Lucrèce :

décennies par Timpanaro<sup>8</sup> et Zetzel<sup>9</sup>, du chant II des *Géorgiques*, et de la leçon *amaror*, préférée par Servius<sup>10</sup> à *amaro* que *plerique omnes* retenaient. Si les choix des grammairiens, de Hygin à Servius, dépendent des manuscrits-sources qu'ils utilisaient, ils ont pleinement conscience des controverses textuelles.

Servius, en cela héritier d'une tradition attestée depuis Hygin, reprend ce type de notations de manière récurrente. Nous pouvons relever, par exemple, dans le commentaire de Servius au chant VII, ce qu'il écrit à propos du v. 26 :

Serv., *ad Æn.* VII, 26 : *IN ROSEIS LUTEA BIGIS* : 'lutea' est crocei coloris, ut 'croceo mutabit uellera luto' : unde multi iungunt 'inroseis', id est **non roseis, quasi non rubicundis, ne sit contrarium.**

« *IN ROSEIS LUTEA BIGIS* : *lutea*, c'est-à-dire de couleur dorée comme *croceo mutabit uellera luto* : de là vient que beaucoup lisent en un seul mot *inroseis*, c'est-à-dire "non rosé", pour ainsi dire non rouges, afin que cela n'ait pas une signification opposée. »

La solution indiquée par Servius suppose là encore qu'une autre lecture existait, qui détachait la préposition *in* du nom *roseis*, ce qui n'aboutit pas au même sens et paraît problématique pour Servius ; les *multi* cités par le grammairien ont d'abord la préoccupation de la cohérence du texte virgilien, puisqu'il s'agit de concilier le caractère jaune avec la mention de *roseis* : aucune considération d'ordre strictement textuel n'est retenue par Servius.

Un autre exemple concerne le vers 363 :

Serv., *ad Æn.* VII, 363 : *AT NON SIC PHRYGIUS* : legitur et an non sic **Phrygius** ; sed hoc absolutum est. Si autem at legeris, inceptiua particula est, ad ornatum solum pertinens : Horatius "at o deorum quicquid in caelo regit terras et humanum genus" [*Epod.* 5, 1, 2].

---

*dilutaque contra  
cum tuimur misceri absinthia, tangit amaror.*

« Quand nous regardons mélanger l'infusion d'absinthe, l'amertume vient nous toucher » [trad. de R. Marache dans la C.U.F.]. Or Virgile a emprunté, non seulement des mots isolés, mais des vers presque entiers et aussi de nombreuses pages de Lucrèce, nous le constatons ».

<sup>8</sup> TIMPANARO 1986, p. 51-58, qui nuance le jugement de ZETZEL. Cf. aussi TIMPANARO 2001, p. 17-21.

<sup>9</sup> ZETZEL 1981, p. 33, qui juge *amaror* « totalement inacceptable » ; cf. aussi p. 59, 88, 92, 122, sur les méthodes d'Hygin et de Servius.

<sup>10</sup> Cf. SERV., *ad Georg.* II, 246 : *AMAROR* : *amaritudo* : et est sermo Lucretii (4.224). Et uera lectio ipsa est ; nam multi 'amaro' legunt, ut sit 'sensu amaro' : « *amaror* : *amaritudo* (amertume) : c'est aussi le mot employé par Lucrèce. Et c'est là la véritable leçon ; en effet beaucoup lisent *amaro*, ce qui conduit à lire *sensus amaro* ». Servius a sans doute utilisé Hygin, comme le remarque ZETZEL 1981, p. 59.

« AT NON SIC **PHRYGIUS** : on lit aussi : *an non sic Phrygius* ; mais cela est sans lien. Si en revanche on lit *at*, c'est une particule introductive, qui vise seulement à l'ornementation : Horace : "mais par tout ce qu'il y a de dieux qui dans le ciel régissent la terre et le genre humain". »

La discussion porte ici sur la nature du terme monosyllabique qui introduit le vers, adverbe (particule) adversatif ou interrogatif. Servius dégage l'enjeu esthétique du choix textuel qu'il est amené à faire, *at* n'ayant qu'une fonction décorative, *an* relançant l'action et l'échange verbal. Le critère de choix est alors d'ordre narratif.

La fréquence des notations de critique textuelle chez Servius, dont nous pourrions multiplier les exemples, montre l'attachement du grammairien à livrer des leçons différentes, qu'il a trouvées lui-même<sup>11</sup>, ou, ce que S. Timpanaro juge plus plausible<sup>12</sup>, que ses prédécesseurs ont trouvées dans d'autres manuscrits et qu'il se contente de signaler. Il exprime assez souvent des jugements négatifs sur ces leçons<sup>13</sup>, mais la plupart du temps signale simplement ces variantes, ce qui n'étonne pas de la part d'un grammairien antique.

Il faut renvoyer, de manière générale, à la magistrale introduction de S. Timpanaro, dans *Per la storia della filologia antica*<sup>14</sup>, et réaffirmer à la suite de l'immense virgilianiste que les lectures de leçon différentes remontent bien à des divergences précoces dans la transmission du texte virgilien, et non à des inventions ou forgeries tardives, ou à des contaminations via le texte de Servius<sup>15</sup>. Aussi faut-il penser, comme le rappelle R.A.B. Mynors, cité par S. Timpanaro<sup>16</sup>, que ces variantes se trouvaient dans des manuscrits de Virgile, sans penser nécessairement à une contamination par l'intermédiaire de Servius. Les savants carolingiens ont eu à leur disposition d'autres manuscrits antiques que nous avons

<sup>11</sup> Cf. ZETZEL 1981, p. 33-35.

<sup>12</sup> TIMPANARO 1986, p. 161.

<sup>13</sup> SERV., *ad Æn.*, XII, 290 : *AVIDUS CONFUNDERE FOEDUS: legitur et 'avidum' ; sed melius 'avidus', quia Messapus Turno fauebat, qui erat inpar ad singulare certamen : nam et postea ait 'et miser oppositis a tergo inuoluitur aris'.* « AVIDUS CONFUNDERE FOEDUS : on lit aussi *avidum* ; mais *avidus* est meilleur, puisque Messapus favorisait Turnus, qui n'était pas de même force pour un combat singulier : en effet il dit plus loin : "le malheureux roule sur les autels placés derrière lui" ». Cf. pour d'autres exemples TIMPANARO 1986, p. 124-136, spéc. p. 131 (SERV., *ad Æn.* XII, 394 : *uera lectio est*). Cf. aussi SERV., *ad Æn.* XII, 859 : *TRANSILIT UMBRAS : hyperbole est ; namque umbra semper tela comitatur, hic ait, transit umbras sagitta : male enim quidem auras legunt.* « TRANSILIT UMBRAS : c'est une hyperbole. En effet, l'ombre accompagne toujours les traits, dit-il ici, une flèche transperce les ombres : c'est à tort, vraiment, qu'on lit *auras*. ». Sur ce passage, cf. ZETZEL 1981, p. 126, qui estime que Servius répond ici à un critique précédent ayant identifié l'hyperbole.

<sup>14</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 15-50.

<sup>15</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 161-176.

<sup>16</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 162, n.4, citant MYNORS 1969, p. XI.

perdus. R.A.B. Mynors est sur ce point très clair : *uix dubium est quin et alios codices antiquos habuerint (scil. docti Carolini nobis deperditos)*<sup>17</sup>. S. Timpanaro reprend aussi la question<sup>18</sup>, examinée de manière parfois trop tranchante par J.E.G. Zetzel<sup>19</sup>, de l'antiquarianisme et du goût archaïsant des premiers critiques, en particulier au II<sup>e</sup> siècle, comme paraît le corroborer le témoignage d'Aulu-Gelle<sup>20</sup>. Le maître rappelle que ce goût archaïsant peut être le fait du poète lui-même, et que cela ne permet pas d'imputer à des critiques certaines leçons. Le troisième point qu'il faut avoir en tête, et qui concerne particulièrement notre Servius, consiste en son attachement récurrent à répondre aux *obtrectatores*, comme Cornutus qualifié comme tel par Aulu-Gelle<sup>21</sup> et Servius Danielis<sup>22</sup>, et aussi, sans doute, même s'il n'est pas compté explicitement parmi les *obtrectatores*, Hygin, selon Zetzel<sup>23</sup> : Servius cherche toujours à justifier les choix virgiliens, ce qui passe parfois par la défense d'une leçon, contre une autre leçon qui, pour le grammairien, appauvrit le texte. Nous avons donc plusieurs paramètres (existence ou non de variantes considérées comme vraies ou fausses, appréciation de choix stylistiques propres au poète, défense du poète) à avoir en tête dans l'examen de ces lemmes mettant en jeu des versions divergentes.

Nous allons ici examiner quelques passages, dans l'ordre chronologique du chant VII.

1-Le début du commentaire du chant VII est marqué par une controverse textuelle.

Le texte virgilien est le suivant : Verg., *Æn.* VII, 1-4 :

*Tu quoque litoribus nostris, Aeneia nutrix,*

<sup>17</sup> Cf. MYNORS 1969, p. XI.

<sup>18</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 45-50.

<sup>19</sup> Cf. ZETZEL 1981, p. 64 et pour Servius, p. 111-113.

<sup>20</sup> Cf. supra, n.7.

<sup>21</sup> GELL., *N. A.*, II, 6, 1 : *Nonnulli grammatici aetatis superioris, in quibus est Cornutus Annaeus, haut sane indocti neque ignobiles, qui commentaria in Vergilium composuerunt, reprehendunt quasi incuriose et abiecte uerbum positum in his uersibus.* « Certains grammairiens de la génération précédente parmi lesquels Annaeus Cornutus, gens non sans savoir ni réputation, qui ont composé des notes sur Virgile, reprochent au poète d'avoir employé un mot sans art et sans force dans les vers suivants ».

<sup>22</sup> SERV., *ad Æn.* X, 547 : *DIXERAT ILLE ALIQUID : prouerbialiter dictum est, ac si diceret, non mirum sic occisum esse eum qui sibi plurimum adrogabat. Cornutus ut sordidum inprobat.* « DIXERAT ILLE ALIQUID : c'est dit sous la forme d'un proverbe, comme s'il disait qu'il n'était pas étonnant que fût tué celui qui s'arrogeait la plupart des biens ». D'autres exemples sont donnés par ZETZEL 1981, p. 39-40, qui souligne que Cornutus, à la différence d'Hygin, ne paraît pas avoir cherché à corriger le texte virgilien ; cf. aussi TIMPANARO 1986, p. 71-75.

<sup>23</sup> ZETZEL 1981, p. 37.

*aeternam moriens famam, Caieta, dedisti ;  
et nunc seruat honos sedem tuus, ossaque nomen  
Hesperia in magna, si qua est ea gloria, signat.*<sup>24</sup>

Au v. 4, *signat*, retenu par M. Geymonat et G.B. Conte<sup>25</sup>, n'est pas commenté ici par Servius, mais le scholiaste propose ailleurs, ce qui est un cas assez fréquent, en citant ce vers, la leçon *signant* :

Serv., ad *Æn.* X, 828 : *SI QUA EST EA CURA REMITTO : aut more illo dixit quo solet sepultura ad ipsa cadauera non pertinere – licet umbris, sicut in sexto legimus, prosit – ut ‘si qua est ea gloria signant’.*<sup>26</sup>

« SI QUA EST EA CURA REMITTO : ou alors il s'exprime en référence à la conception selon laquelle la sépulture n'a habituellement pas de rapport avec les cadavres eux-mêmes — bien qu'elle soit utile aux ombres, comme nous le lisons dans le chant VI —, ainsi “si quelque gloire réside en cela, ils [les os] la signalent”. »

Ce second passage montre qu'il a la leçon *signant* dans son exemplaire, son texte de base comme le dit Timpanaro, de Virgile – alors que chez Tibérius Claudius Donat, les deux leçons sont attestées : cela signifie, comme le rappelle Horsfall<sup>27</sup>, que les ossements, la tombe, rappellent le nom de la personne (mot à mot : *ossa signant nomen*). Il est vrai, comme le répète à l'envi J. Henry dans ses remarques textuelles<sup>28</sup> à propos de ces vers, qu'il y a une certaine difficulté à comprendre cette assertion, qu'il juge absurde : le corps n'est pas la marque du nom, c'est le nom qui amènera à porter attention aux restes ; J. Perret rejette également, dans l'édition de la C.U.F., la leçon *signant*<sup>29</sup>. Plusieurs occurrences, la plupart cependant tardives, qui montrent un emploi de *nomen* comme complément d'objet de *signare*, sont mises en avant par J. Henry, en particulier un vers de Silius Italicus<sup>30</sup>. Cependant il convient de signaler un passage des

<sup>24</sup> « Toi aussi, nourrice d'Énée, tu as donné par ta mort, Caiète, une gloire éternelle à nos rivages. Et maintenant ta grandeur veille sur ce lieu où tu reposes et ce nom signale ta dépouille dans la grande Hespérie, si quelque gloire réside en cela » (trad. de J. Perret dans la C.U.F. : la traduction des citations de Virgile sera due dans l'ensemble de l'article à J. Perret).

<sup>25</sup> La leçon est celle des manuscrits M (*Mediceus*), P (*Parisinus*) et  $\gamma$ .

<sup>26</sup> Chez Servius, le manuscrit F a pour leçon *sepulturam* et non *sepultura*, ce qui autorise la traduction suivante : « à la manière qui lui est habituelle, il dit que la sépulture n'a pas de rapport avec les cadavres eux-mêmes ».

<sup>27</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 49-50.

<sup>28</sup> HENRY 1872-1893, p. 463-464 ; la question a été reprise par PLANKL 1953.

<sup>29</sup> Cf. PERRET, éd. C.U.F., 1993, p. 82.

<sup>30</sup> Cf. HENRY 1889, p. 464, qui cite, entre autres exemples, Sil., XI, 505-506 :  
*est locus, Aetoli signat quem gloria regis,  
possessus quondam prisca inter saecula Dauno.*

*Héroïdes* d'Ovide dans lequel il est question, au passif, d'un *signatum nomen*<sup>31</sup> et également un passage d'Horace<sup>32</sup>, dans lequel on peut reconnaître un emploi figuré à partir du sens monétaire de *signare*. Le spectre très large de *signare*, le fait que le verbe soit utilisé pour l'authentification des testaments par exemple, invite peut-être à ne pas rejeter la variante *signant* que Servius cite ailleurs, donc, sans se poser de question et qu'il avait dans son texte de base en VII, 4. Son absence de commentaire *ad loc.* plaide pour cette interprétation.

2-VII, 37 :

Le texte de Virgile est le suivant :

*Nunc age, qui reges, Erato, quae tempora, rerum  
quis Latio antiquo fuerit status, aduena classem  
cum primum Ausoniis exercitus appulit oris,  
expediam*<sup>33</sup>...

Ces vers ont pu être considérés comme une sorte de nouveau début au chant VII car il s'agit d'une invocation programmatique à la muse, qu'on a pu rapprocher du début du livre VII des *Annales* d'Ennius<sup>34</sup> ; cela peut s'expliquer par le fait que les vers 1 à 36 du chant VII résument un contenu narratif qui reprend la section allant de la fin de la première partie au début de la seconde étape de ce qui constitue l'« Odyssée » d'Énée. Le commentaire de Servius est celui-ci :

---

« Il est un lieu que marque la gloire du roi étolien (= Diomède), lieu possédé autrefois, pendant les siècles antiques, par Daunus ».

<sup>31</sup> OV., *Her.*, XIII, 65-66 (il s'agit d'une lettre de Laodamie à Protésilas) :

*Hectora, quisquis is est, si sum tibi cara, caueto :*  
***signatum* memori pectore *nomen* habe !**

« Méfie-toi d'Hector, quel qu'il soit, si je te suis chère : garde son nom gravé dans ton cœur ».

<sup>32</sup> HOR., *Ars poetica*, 55-59 :

*Ego cur, adquirere pauca  
si possum, inuideor, cum lingua Catonis et Enni  
sermonem patrium ditauerit et noua rerum  
nomina protulerit ? Licuit semperque licebit  
***signatum* praesente nota producere *nomen*.***

« Moi, pourquoi suis-je blâmé si je peux faire quelques acquisitions nouvelles, alors que la langue de Caton et celle d'Ennius ont enrichi la langue de nos pères et apporté de nouveaux noms aux choses ? Il a été toujours permis et il le sera toujours de présenter un nom marqué du millésime de l'année ».

<sup>33</sup> « Maintenant, allons, quels rois, Erato, quels temps, quel état des choses fut celui du Latium antique, quand une armée étrangère a fait débarquer une flotte sur les rivages ausoniens, je vais le raconter... »

<sup>34</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 68 pour Virgile (mais il ne reprend pas à son compte cette suggestion) et SKUTSCH 1985, p. 366 pour Ennius.



*TEMPORA RERUM quia, ut diximus supra, secundum Lucretium tempora nisi ex rebus colligantur, per se nulla sunt.*

« TEMPORA RERUM : puisque, comme nous l'avons dit plus haut, selon Lucrèce, le temps n'est rien si on ne le définit pas à partir des choses, il n'est rien par lui-même. »

Le grammairien, dans la formulation de son lemme, rattache *tempora* à *rerum*, ce que fait la seconde main du Mediceus (M) et celle du Parisinus (P), ainsi que celle des *Schedae Vaticanae* (F)<sup>35</sup>. Il s'agit d'une *junctura* lucrétienne, que l'on trouve dans une clause<sup>36</sup> du chant V, et également ovidienne, présente dans le premier poème des *Tristes*, à la même position dans le vers<sup>37</sup>. N. Horsfall<sup>38</sup> indique les avantages de cette solution : on constate dans cette configuration une gradation harmonieuse du *tricolon*, une absence de pause après le dactyle 5<sup>e</sup>, on évite aussi le rejet de *quis*. Le lecteur ponctue naturellement ainsi<sup>39</sup>. Mais aucun de ces arguments n'est totalement convaincant : le *tricolon* peut se maintenir avec un seul substantif, les coupes après dactyle 5<sup>e</sup> existent, comme le rappelle Horsfall ; on peut aussi remarquer qu'il s'agit ici, plutôt que d'une *junctura* lucrétienne, d'une glose d'un passage célèbre du livre I de Lucrèce, qui consiste en une analyse du temps<sup>40</sup>. Le plus décisif réside dans la fréquence de la *junctura* qui associe *rerum* à *status*, en particulier dans l'historiographie, chez Tite-Live<sup>41</sup>, puis Tacite<sup>42</sup> après de nombreux exemples cicéroniens. On ne compte pas moins

<sup>35</sup> Cf. CONTE 2011, p. 199.

<sup>36</sup> LUCR., V, 1276 : *sic uoluenta aetas commutat tempora rerum* : « le temps qui roule change les saisons des choses ».

<sup>37</sup> OV., *Tr.*, I, 35-36 : *iudicis officium est ut res, ita tempora rerum /quaerere* : « Le devoir du juge consiste à rechercher les faits, mais surtout les circonstances des faits ».

<sup>38</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 71.

<sup>39</sup> Cf. TOWNEND 1969, p. 339.

<sup>40</sup> LUCR., I, 459-463 :  
*tempus item per se non est, sed rebus ab ipsis  
 consequitur sensus, transactum quid sit in aeuo,  
 tum quae res instet, quid porro deinde sequitur ;  
 nec per se quemquam tempus sentire fatendumst  
 semotum ab rerum motu placidaque quiete.*

« Le temps, de même, n'est rien par lui-même, mais du déroulement des choses elles-mêmes provient le sens de ce qui s'est passé, de ce qui est imminent, de ce qui va ensuite advenir ; et il faut avouer que personne ne peut saisir le temps pour soi, séparé du mouvement et du repos paisible des corps ».

<sup>41</sup> LIV., VIII, 13, 2 : *iam in Latio is status erat rerum, ut neque bellum neque pacem pati possent* : « Déjà il y avait cet état de choses dans le Latium, de telle sorte qu'ils ne pouvaient supporter ni la guerre, ni la paix ».

<sup>42</sup> TAC., *Ann.*, I, 2, 2 : *neque provinciae illum rerum statum abnuebant* : « les provinces ne récusait pas cet état de choses ».

de 13 occurrences chez Tite-Live<sup>43</sup>, la plus significative étant celle du livre VIII<sup>44</sup> qui est très proche par sa structure du texte virgilien (*Latio* est sans doute au datif aussi chez Tite-Live), et également pour son sens, puisqu'il s'agit du Latium ; le contexte lui-même, une phase d'incertitude entre la guerre et la paix dans le Latium, est proche de celui du passage virgilien. De plus, *tempora* peut être employé seul, *status* a en revanche besoin de la béquille de *rerum*.

3-VII, 46 :

Le texte de Virgile est le suivant :

*Rex arua Latinus et urbes  
iam senior longa placidas in pace regebat*<sup>45</sup>.

Le commentaire de Servius ne porte pas sur ce vers, mais celui-ci, comme dans le premier cas, est cité plus loin, dans un commentaire au v. 162 :

*nec est contrarium 'longa populos in pace regebat'*

« et n'est pas contraire à cela le tour *longa populos in pace regebat*. »

La même citation, exactement, apparaît dans le commentaire en *Æn.* IV, 229<sup>46</sup>. Or la tradition manuscrite donne *longa placidas in pace* ; Servius fait une confusion que nous pouvons facilement expliquer, car en VIII, 325, Virgile écrit : *sic placida populos in pace regebat*, et Servius reprend cette séquence dans son lemme *ad loc.*

Il faut penser que le scholiaste, en VII, 162, cite le passage de mémoire et a donc opéré une confusion avec l'expression, proche, du chant VIII, comme c'est le cas pour le passage relatif à *Æn.* IV, 229. Ce type de citation servienne ne remet pas en cause le texte virgilien, mais nous rappelle que Servius pratique des citations de mémoire qui peuvent jouer un rôle dans la modification du texte virgilien.

4-VII, 98 :

Le texte virgilien est le suivant :

<sup>43</sup> Cf. PACKARD 1968, t. IV, p. 760-762.

<sup>44</sup> Cf. supra n.41.

<sup>45</sup> « Le roi Latinus, déjà avancé en âge, gouvernait les champs et les villes sereins, qui connaissaient depuis longtemps la paix ».

<sup>46</sup> Cf. SERV., *ad Æn.* IV, 226 : *BELLOQUE FREMENTEM: exceptis temporibus quibus a Latino regebatur, ut 'longa populos in pace regebat', nam alias bellicosa fuit* (« excepté à l'époque où elle était sous le règne de Latinus, comme dans « régnait sur ses peuples en une longue paix » ; en effet l'Italie, autrement, n'a connu que la guerre » (trad. J.-Y. Guillaumin dans la C.U.F.).

*externi uenient generi, qui sanguine nostrum  
nomen in astra ferant*<sup>47</sup>,

La question est ici bien plus épineuse. Bien que le problème soit curieusement balayé d'un revers de plume par N. Horsfall<sup>48</sup>, il préoccupe beaucoup S. Timpanaro, entre autres savants. *Venient* est attesté par plusieurs manuscrits tardo-antiques et médiévaux<sup>49</sup> ; Servius lui-même dans le commentaire en question signale comme meilleur *ueniunt* (ce qui montre bien qu'il a *uenient* dans son exemplaire) :

Serv., ad *Æn.* VII, 98 :—**VENIENT** : *melius' ueniunt', ut iam eos uenire significet.*

« **VENIENT** : *ueniunt* est meilleur, dans la mesure où il signifie qu'ils arrivent déjà. »

La leçon *ueniunt* est attestée chez le Pseudo-Probos, *De ultimis syllabis*, qui cite seulement le vers<sup>50</sup>. S. Timpanaro estime d'abord<sup>51</sup> que cette variante n'apporte rien et ne doit pas être retenue, mais il se refuse à adopter la posture agressive de J.E.G. Zetzel qui considère qu'il s'agit d'une variante « extrêmement pédante et dogmatique »<sup>52</sup> avancée par Servius, et qui suggère même que le lemme, non-organique à la scholie, n'existait peut-être pas<sup>53</sup> ; puis, quinze ans plus tard<sup>54</sup>, S. Timpanaro reprend l'idée de H. Jocelyn, dans son édition des fragments tragiques d'Ennius<sup>55</sup>, selon laquelle *ueniunt* est un présent *de tension*, proche, mais différent, du présent prophétique :

*Iamque mari magno classis cita  
Texitur, exitium examen rapit :  
Adueniet, fera ueliuolantibus  
Nauibus complebit manus litora*<sup>56</sup>.

<sup>47</sup> « Des gendres viendront de l'étranger, qui devront porter notre nom jusqu'aux astres par leur sang ».

<sup>48</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 106 : « the *ueniunt* of some c.9 mss. ('melius' Serv. is notably lacking in appeal) ».

<sup>49</sup> Cf. l'apparat de CONTE 2011, p. 200.

<sup>50</sup> Cf. *GL* IV 233, 25 Keil.

<sup>51</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 173, n.16.

<sup>52</sup> ZETZEL 1981, p. 116-117, qui estime que Servius suit ici une tradition de la critique alexandrine.

<sup>53</sup> Cf. ZETZEL 1981, p. 87.

<sup>54</sup> TIMPANARO 2001, p. 124-125.

<sup>55</sup> Cf. JOCELYN, 1967, p. 215.

<sup>56</sup> ENN., *Fr. Tr.*, 43 Skutsch.

Ainsi que l'avait déjà suggéré S. Timpanaro<sup>57</sup>, ce n'est pas une conjecture, ni de Servius ni d'un prédécesseur, ni une erreur de scribe car il n'y avait pas, selon l'expression de G. Pasquali, de « stimolo a congetturare ». S. Timpanaro rappelle à juste titre qu'un peu plus tôt dans le chant, la prophétie d'un *uates*<sup>58</sup> s'exprime au présent prophétique : on est alors davantage dans l'évocation du péril immédiat que dans une prophétie ; donc *ueniunt* est à retenir dans le texte, tandis que *uenient* est, selon S. Timpanaro, une « banalisation », une facilité qui s'est étendue dans la tradition manuscrite. Il faut toutefois rappeler que dans les textes prophétiques latins, il y a plutôt le futur. Nous sommes invitée à penser qu'il devait y avoir pour les lecteurs une hésitation à cet endroit, entre l'effet dramatique puissant du présent, qui montre l'arrivée imminente et inéluctable des Troyens, et la dimension prophétique du futur. Puisque Probus propose *ueniunt*, on sait que les controverses remontent à cette époque. La question est de savoir si l'on pose en critère décisif la prise en compte de l'ensemble du chant : ainsi, aux v. 367-370, on trouve :

*si gener externa **petitur** de gente Latinis,  
idque sedet, Faunique **premunt** te iussa parentis,  
omnem equidem sceptris terram quae libera nostris  
**dissidet** externam reor et sic dicere diuos.*<sup>59</sup>

L'utilisation du présent est alors justifiée par la réalisation de la prophétie qui est énoncée au v. 98, et à laquelle correspond exactement le passage : pour N. Horsfall<sup>60</sup>, c'est là la justification la plus solide du futur *uenient* au v. 98 ; mais si nous prenons en compte l'échelle du premier récit, le présent peut aussi se justifier.

5-Le texte de Virgile, qui indique la réalisation de la terrifiante prédiction de la harpie Céléno au chant III, pose problème :

*Æn.* VII, 110 : *ILLE (IPSE) : qui per harpyiam uaticinatus est*<sup>61</sup>.

L'apparat est le suivant pour ce vers :

<sup>57</sup> TIMPANARO 1996, p. 124.

<sup>58</sup> Cf. VERG., *Æn.*, VII, 68-71 :  
*continuo uates 'externum cernimus' inquit  
'aduentare uirum et partis petere agmen easdem  
partibus ex isdem et summa dominarier arce.'*

« Immédiatement le devin dit : « nous voyons arriver un étranger et sa troupe gagner les mêmes lieux depuis les mêmes endroits et établir sa domination au sommet de la citadelle » ».

<sup>59</sup> « Si l'on cherche pour les Latins un gendre issu d'une nation étrangère, si le parti en est bien pris, si Faunus ton père t'impose cette loi, je tiens pour étranger tout pays qui, hors de nos frontières, échappe à notre sceptre, et que c'est là le dire des dieux ».

<sup>60</sup> HORSFALL 1995, p. 255.

<sup>61</sup> « Celui (lui-même ?) qui a fait des prédictions par le biais d'une harpye ».

Ille : M<sup>2</sup>, Serv. DS *ad Æn.* I, 617, TCD, Priscien (ter) : *ipse* : MPRωγ

*Ipse* est donc présent dans F pour DS, pour Servius dans 3 manuscrits<sup>62</sup> ; *Ille*, très présent dans la tradition manuscrite de Virgile, est aussi attesté dans le commentaire du deutéro-Servius, en *Æn.* I, 617, ainsi que chez Tibérius Claudius Donat et chez Priscien, à trois reprises. L'hésitation est donc très forte, si l'on tient compte des commentateurs, dans la tradition, entre *ille* et *ipse*, et Servius ne nous donne qu'indirectement, dans le commentaire au chant VII, un témoignage de ces divergences textuelles. Il commente, à propos de *ille*, le type de rituel qui est ici en jeu. Il s'agit du geste religieux appelé δεικτικῶς, qui est celui du doigt tourné vers le ciel. Il faut noter qu'un certain nombre d'occurrences, en particulier comiques (Plaute<sup>63</sup>), mais aussi rhétoriques (Cicéron<sup>64</sup>) et historiographiques (Tite-Live<sup>65</sup>), sans compter Virgile lui-même<sup>66</sup>, donnent *ille* déterminant un nom de dieu, en particulier Jupiter, dans des formules augurales ou conjuratoires. Aussi G.B. Conte<sup>67</sup> penche-t-il pour *ille* qui renvoie à une pratique religieuse, et S. Timpanaro<sup>68</sup> se félicite de l'adoption, déjà, par J. Conington<sup>69</sup>, d'une leçon selon lui préférable à la banalisation représentée par *ipse*. Au contraire, N. Horsfall<sup>70</sup> rejette *ille* : il est vrai que les deux exemples virgiliens invoqués à l'appui de *ille* renvoient à des louanges aux dieux et non à des textes narratifs comme celui-ci.

<sup>62</sup> Tridentinus (Y), Da (Lipsensis, Lipse) ; cf. l'apparat de l'édition Ramires.

<sup>63</sup> PL., *Amph.* 461-462 : *quod ille faxit Iuppiter, ut ego hodie raso capite caluos capiam pilleum.*  
« Puisse le grand Jupiter accomplir cette action, pour que moi, j'aie aujourd'hui, la tête chauve, prendre le bonnet de l'affranchissement ». Cf. aussi *Curc.* 27 et *Most.* 398.

<sup>64</sup> CIC., *Cat.* III, 3, 22 : *ille, ille Iuppiter restitit ; ille Capitolium, ille haec templa, ille cunctam urbem, ille uos omnes saluos esse uoluit.* « Le grand, l'illustre Jupiter a résisté ; c'est lui qui a voulu que fût sauf le Capitole, ces temples que vous voyez, la ville tout entière, c'est lui qui a voulu que vous fussiez tous saufs ».

<sup>65</sup> LIV., I, 24, 8 : *Si prior defexit publico consilio dolo malo, tum ille Diespiter populum Romanum sic ferito ut ego hunc porcum hic hodie feriam.* « S'il arrivait que par une décision publique ou une ruse mauvaise, il enfreigne cela, alors, grand Jupiter, frappe le peuple romain de façon que moi je frappe ce porc ici et aujourd'hui ». La leçon *ille*, pour laquelle la seconde main du Mediceus propose *illo* en exponctuant *dies iup.*, est attestée et est défendue à partir des occurrences chez Plaute et Cicéron par CONWAY-WALTERS 1910, p. 269, après Skutsch.

<sup>66</sup> VERG., *Æn.* II, 778-779 :  
*nec te comitem hinc portare Creusam  
fas, aut ille sinit superi regnator Olympi.*  
« Et il ne t'est pas permis d'accompagner Créuse depuis cet endroit, à moins que le grand maître de l'Olympe céleste ne l'autorise ».

<sup>67</sup> CONTE 2011, p. 201 ; G.B. Conte renvoie à *Æn.* II, 779 et X, 875.

<sup>68</sup> TIMPANARO 1986, p. 158-159.

<sup>69</sup> Cf. CONINGTON 1863.

<sup>70</sup> HORSFALL 1995, p. 115.

Ce passage a mis les plus grands virgilianistes dans l’embarras : S. Timpanaro, reprenant le dossier quinze après, change d’avis à la suite de l’étude de N. Scivoletto<sup>71</sup> ; puisque ce dernier, dans son analyse, tient compte du fait que le relevé des occurrences concernerait, pour *ille*, des passages beaucoup plus solennels, S. Timpanaro revient en 2001 sur son affirmation précédente et renonce à *ille* qui lui paraît ne pas convenir au contexte. Cependant, les études comme celles de M.D. Joffre, M. Fruyt, et J.-P. Aygon<sup>72</sup> sur les emplois dramatiques ou narratifs des déictiques invitent à ne pas rejeter si rapidement *ille* : il apparaît en effet que la fréquence de *ille* croît avec le temps et que le terme devient de plus en plus un simple anaphorique, comme le montre l’étude de M.D. Joffre sur son emploi chez Césaire d’Arles à la fin du V<sup>e</sup> siècle<sup>73</sup>. M.D. Joffre souligne que les emplois de *ille* – en nette progression – et *ipse* ont tendance à se confondre, tous deux renvoyant à l’idée de coupure, d’une césure entre le locuteur et la personne désignée. L’article souligne aussi que *ipse*, employé seul, peut désigner Dieu, à la suite de l’usage, chez les esclaves, d’appeler leur *dominus ipse*. L’étude de R. Iovino<sup>74</sup> à propos de textes médicaux du IV<sup>e</sup> siècle montre aussi d’une part que *ille* comme *ipse* tendent à devenir des anaphoriques, et que *ipse* peut acquérir une valeur emphatique. Nous pouvons voir là une piste pour expliquer les hésitations textuelles, dans notre passage, entre *ipse* et *ille*, de la part d’un grammairien qui vit une évolution profonde de cette catégorie de mots. Ce qui est remarquable est que Servius ne commente pas cette valeur religieuse de *ille* et souligne seulement sa valeur anaphorique : en renvoyant à *Æn.* II, 251<sup>75</sup>, Servius indique que la prophétie de Céléno provient de Jupiter ; cela coïnciderait bien avec cette évolution indiquée par les travaux des linguistes, sans nous permettre de décider définitivement entre les deux déictiques.

6-VII, 464 : le texte de Virgile (462-466) est le suivant :

... *magno ueluti cum flamma sonore  
uirgea suggeritur costis undantis aeni  
exsultantque aestu latices, furit intus aquai  
fumidus atque alte spumis exuberat amnis,  
nec iam se capit unda, uolat uapor ater ad auras*<sup>76</sup>.

<sup>71</sup> SCIVOLETTO ap. SANTINI et ZURLI 2000, p. 54, n.7.

<sup>72</sup> Cf. FRUYT 2009 et 2018, IOVINO 2015, JOFFRE 2019. Je remercie Sophie Roesch de m’avoir fourni les références de plusieurs études relatives aux déictiques et en particulier à *ille*.

<sup>73</sup> JOFFRE 2019, spéc. p. 232-234.

<sup>74</sup> IOVINO 2015.

<sup>75</sup> VIRG., *Æn.* II, 251 : *inuoluens umbra magna terramque polumque*

<sup>76</sup> « comme lorsqu’à grand bruit un feu issu de petit bois est placé sous les flancs d’une chaudière de bronze, et que l’eau bondit en bouillonnant, que la masse liquide se déchaîne à

Voici la scholie servienne :

Servius, *ad Æn.* VII, 464 : *AQUAI FUMIDUS : id est aquae amnis : nec immerito. Nam potest esse et alterius rei amnis, ut 'fluuios (fluuius) uidet ille cruoris (cruores)'. Hanc autem diaeresin Tucca et Varius fecerunt : nam Vergilius sic reliquerat 'furit intus aquae amnis', id est 'furit intus aqua', exuberat amnis : quod satis asperum fuit. Notandum quod in toto Vergilio non reperiuntur nisi quattuor diaereses, hoc loco, et in tertio, ut 'aulai medio libabant pocula Bacchi', et in VI. ut 'aurai simplicis ignem', et in IX. 'diues pictai uestis et auri'.*

« AQUAI FUMIDUS : c'est-à-dire le flux du fleuve : et ce n'est pas sans être fondé. En effet le flux peut être celui d'autre chose comme dans "il voit les flots de sang". Varius et Tucca ont mis en place cette diérèse ; en effet Virgile avait laissé "le flot de l'eau se déchaîne à l'intérieur", c'est-à-dire "l'eau se déchaîne" (*exuberat amnis*) ; ce qui aurait été assez rude. **Il faut noter que dans toute l'œuvre de Virgile on ne trouve que quatre dièses, ici, dans le troisième livre (*aulai medio libabant pocula Bacchi*), dans le sixième (*aurai simplicis ignem*) et dans le neuvième (*diues pictai uestis et auri*). »**

Le passage est très intéressant car il nous renvoie à une discussion ancienne, remontant au moins à l'époque de Servius, sur le travail d'édition de Varius et Tucca. S. Timpanaro, à deux reprises<sup>77</sup>, a longuement repris la question, passée sous silence par J.E.G. Zetzel, même dans son étude sur les corrections antiques<sup>78</sup> car il ne s'agit pas à proprement parler de « variante d'auteur », mais d'une imperfection virgilienne corrigée ensuite. La tradition directe, sinon les grammairiens, est divisée : le Mediceus en particulier a *aquai*, leçon retenue aussi dans une partie de la tradition indirecte ; c'est le lemme retenu par Servius, par le deutéro-Servius également, ainsi que par Quintilien<sup>79</sup> et par le ps. Probus<sup>80</sup>. De l'autre côté, une tradition bien représentée a *aquae uis*, que nous retrouvons par exemple chez Ma-

---

l'intérieur et que les eaux font déborder bien haut son écume ; qu'alors l'onde ne se contient plus, et qu'une sombre vapeur vole vers les airs ».

<sup>77</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 187-189 et 2001, p. 149-150.

<sup>78</sup> Cf. ZETZEL 1973 et 1981, qui ne mentionne pas le passage.

<sup>79</sup> QUINT. I, 7, 18 : *Ae syllabam, cuius secundam nunc e litteram ponimus, uarie per a et i efferebant, quidam semper ut Graeci, quidam singulariter tantum, cum in datiuum uel genetiuum casum incidissent, unde 'pictai uestis' et 'aquai' Vergilius amantissimus uetustatis carminibus inseruit.* « La syllabe *ae (ai)*, dont nous écrivons la seconde lettre *e* aujourd'hui, était rendue, de manière différente, par *-a* et *-i*, chez certains, comme les Grecs, toujours, chez d'autres seulement au singulier, quand ils rencontraient un génitif ou un datif. De là vient que Virgile, très féru de formes archaïques, a écrit *pictai uestis et aquai*. »

<sup>80</sup> SCHOL. PERS. 6, 9 ; PS. VAL. PROB. *De ult. Syll.* (4.263, 21-25 Keil) : *quam declinationem Vergilius quattuor locis tantum posuit in Aeneidis, 'aulai medio' et 'atque aurai simplicis ignem' et 'furit intus aquai' et 'diues pictai uestis et auri'.* « Virgile utilise cette déclinaison seulement dans quatre passages de l'Énéide, *aulai medio* et *atque aurai simplicis ignem* et *furit intus aquai* et *diues pictai uestis et auri*. »

crobe<sup>81</sup> : Servius, comme nous le voyons dans le lemme cité ci-dessus, ignore cette leçon<sup>82</sup> et attribue la diérèse de *aquai* à Varius et Tucça, Virgile ayant laissé, selon lui : *furit intus aquae amnis*, ce dernier nom étant tout à fait à sa place dans l'épopée. La scholie porte sur trois points : les problèmes posés par le pléonasme *aquae amnis*, la répétition du même mot, chez Virgile, en fin de vers (*amnis*), justifiée par Servius, et enfin la présence d'une diérèse, le deutéro-Servius ajoutant les trois autres diérèses du corpus virgilien, qui ne sont d'ailleurs pas commentées *in loco*<sup>83</sup>.

On doit considérer trois lectures : 1) *aquae amnis, junctura* attribuée à Virgile par Servius et qui pose le problème d'une synalèphe au dactyle 5<sup>e</sup>, très rare<sup>84</sup> ; si un cas proche métriquement est celui de *Georg.* II, 344, rappelé par S. Timpanaro<sup>85</sup>, elle est d'autre part peu vraisemblable en raison de la reprise de *amnis* à la fin du vers suivant. Il s'agit sans doute d'une répétition abusive du vers suivant, comme le suggère S. Timpanaro<sup>86</sup>, qu'on peut difficilement, comme le fait Servius, attribuer au poète. 2) La deuxième possibilité est *aquae uis*, qui offre un sens convenable et qui est une clausule d'Ennius<sup>87</sup>, donc qui n'est pas l'invention d'un scribe, mais une correction savante<sup>88</sup>, et a donc peu de chance

<sup>81</sup> Cf. MACR., *Sat.*, V, 11, 22-23 : *uerum Maro et currus de carcere ruentes et campos corripiendo praecipites mira celeritate descripsit, et accepto breui semine de Homeric flagro pinxit aurigas concutientes lora undantia et pronos in uerba pendentes : nec ullam quadrigarum partem intactam reliquit, ut esset illi certaminis plena descriptio.*

*'magno ueluti cum flamma sonore uirgea suggeritur costis undantis aeni, exsultantque aestu latices, furit intus aquae uis, fumidus atque alte spumis exuberat amnis'.*

« Maro décrit avec une admirable rapidité les chars qui s'échappent des barrières de départ et dévorent la piste ; et ayant développé la simple suggestion tirée du fouet homérique, il peint les auriges frappant leurs rênes qui flottent, et baissant leurs têtes pour multiplier les coups ; il ne laisse aucune partie du quadriges sans le dépeindre, afin que la description de la compétition soit pour lui complète :

“Comme lorsqu'à grand bruit un feu issu de petit bois est placé sous les flancs d'une chaudière de bronze, et que l'eau bondit en bouillonnant, que la masse liquide se déchaîne à l'intérieur et que les eaux font déborder bien haut son écume ; qu'alors l'onde ne se contient plus, et qu'une sombre vapeur vole vers les airs” ». Certains, comme GOOLD 1968, p. 126, ont pensé que Macrobe avait en fait la leçon *aquai*, glosée ensuite.

<sup>82</sup> Sauf peut-être, selon MAASYCK (Masvicius 1717), d'après une *adnotatio* de Pierius qui affirme l'avoir lu dans un manuscrit de Servius : cf. THILO-HAGEN 1883, p. 160.

<sup>83</sup> Les trois passages cités sont respectivement en *Æn.* 3, 354 ; 6, 747 ; 9, 26.

<sup>84</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 313 et SOUBIRAN 1966, p. 437.

<sup>85</sup> Cf. *Georg.* II, 344 : *frigusque caloremque*. DS précise : *fuit autem prior lectio 'frigusque calorque'.* *Aliter hypermetrus uersus erit.* Cf. TIMPANARO 1986, p. 188, n.14.

<sup>86</sup> TIMPANARO 1986, p. 189.

<sup>87</sup> ENN., *Ann.* 482 Skutsch : *Contempsit fontes quibus exerugit aquae uis.*

<sup>88</sup> Cf. GOOLD 1968, p. 125 ; ce type de correction est fréquent à propos de Lucrèce.



d'être virgilien<sup>89</sup>. 3) La troisième possibilité est *aquai* avec sa désinence archaïsante rappelant Ennius. Servius considère ailleurs les génitifs en *-as*<sup>90</sup> comme une *antiqua lectio*, et le deutéro-Servius cite trois autres diérèses en *-ai*. C'est moins la pertinence de cette leçon, qui offre une certaine satisfaction et était sans doute concurrente à *aquae uis* qui pose problème, mais le fait qu'elle ne correspond pas à la leçon attribuée à Virgile par Servius : *aquae amnis*. Il est vrai, et M. Geymonat le rappelle en une ample synthèse dans l'*Enciclopedia Virgiliana*<sup>91</sup>, que Virgile a été critiqué, y compris par Servius, pour ses choix de composition parfois peu heureux<sup>92</sup>, comme le rappelle la *Vita Donati* ; il est difficile toutefois de lui attribuer une telle répétition. *Aquai* a-t-il été restitué par Varius Rufus, premier éditeur de Virgile ? Celui-ci est connu pour n'avoir quasiment pas touché au texte<sup>93</sup>, mais la *Vita Donati* indique qu'il aurait été jusqu'à intervertir les chants II et III<sup>94</sup>. Si M. Geymonat nous rappelle que la mention du couple Varius et Tucca, et non Varius seul, est l'indice d'une information fautive, l'étude minutieuse de H. Günther<sup>95</sup> invite à penser que Varius était déjà aux prises avec des leçons alternatives<sup>96</sup>, présentes dès l'émergence du texte virgilien. Ce qui est quasi impossible à admettre est l'hypothèse selon laquelle le poète lui-même ait laissé *aquae amnis* ; *aquai* est préférable.

7-Le dernier exemple sur lequel je voudrais revenir est celui du lemme 543. Voici le texte virgilien<sup>97</sup> :

*Atque ea per campos aequo dum Marte geruntur,  
promissi dea facta potens, ubi sanguine bellum*

<sup>89</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 314.

<sup>90</sup> Cf. SERV., *ad Æn.* XI, 801 ; le génitif en *-ai* n'est pas traité. Cf. GEYMONAT 1985, p. 265.

<sup>91</sup> Cf. GEYMONAT 1985, p. 289.

<sup>92</sup> Cf. par exemple : SERV., *ad Æn.* V, 871 : *IGNOTA PEREGRINA : ante non uisa ; nam in sexto dicturus est 'paulatim adnabam terrae, iam tuta tenebam' . Sciendum sane Tuccam et Varium hunc finem quinti esse uoluisse : nam a Vergilio duo uersus sequentes huic iuncti fuerunt : unde in non nullis antiquis codicibus sexti initium est 'obuertunt pelago proras, tum dente tenaci' . « IGNOTA PEREGRINA : auparavant non vus ; en effet, dans le sixième livre, le héros va dire "peu à peu j'approchais à la nage de la terre, déjà je tenais un lieu sûr" . Il faut savoir que Tucca et Varius auraient voulu que ce fût la fin du cinquième livre ; en effet les deux vers suivants furent ajoutés par Virgile à celui-ci ; de là vient que dans certains *codices* anciens, c'est le début du sixième : "ils tournent alors les proues vers la mer, avec une dent mordante..." ».*

<sup>93</sup> Cf. GEYMONAT 1985, p. 288-289 ; cf. *Vit. Don.* 41 ; cf. les réserves de GÜNTHER 1996, p. 69, n.193.

<sup>94</sup> Cf. *Vit. Don.*, par. 42.

<sup>95</sup> Cf. GÜNTHER 1996, p. 63-79, spéc. p. 69-71.

<sup>96</sup> Cf. GÜNTHER 1996, p. 75.

<sup>97</sup> *Æn.* VII, 540-543.

*imbuit et primae commisit funera pugnae,  
deserit Hesperiam et caeli conuersa (?) per auras  
Iunonem uictrix adfatur uoce superba*<sup>98</sup>

Voici le commentaire de Servius :

Servius, *ad Æn.* VII, 543 : *ET CAELI CONVEXA PER AURAS* : Probus, Asper, Donatus dicunt, hoc loco bis (**per**) syllabam 'per' (**bis**) accipiendum : 'adloquitur Iunonem per caeli conuexa et per auras'. Potest tamen esse epexegetis 'per auras', id est 'caeli conuexa' : nec enim aliud sunt auras. Dicit etiam quidam commentarius (**Firmianus commentator**) non 'conuexa' sed 'conuecta' legendum, ut sit ipsa conuecta : quod difficile in exemplaribus inuenitur.

« ET CAELI CONVEXA PER AURAS : Probus, Asper et Donat disent qu'à cet endroit la syllabe '**per**' doit être comprise **deux fois** : "elle s'adresse à Junon à travers les concavités du ciel et à travers les airs". *Per auras* peut cependant être une *epexegetis*, qui est la même chose que *caeli conuexa* ; car les airs ne sont rien de différent. Mais un certain commentateur (SD : **le commentateur Firmianus**) dit qu'il faut lire **non conuexa mais conuecta**, de sorte qu'elle-même se soit transportée (*conuecta*) : ce qu'on trouve avec difficulté dans les exemplaires du texte ».

Le v. 543 est marqué par une hésitation de la tradition textuelle entre *conuexa* et *conuersa*, dont nous nous sommes occupés lors de récentes séances du séminaire ; ce passage, comme le précédent, a fait l'objet de plusieurs commentaires de S. Timpanaro<sup>99</sup> et, à la suite de ceux-ci, de G. Ramires<sup>100</sup>. Il s'agit du moment où Allecto, ayant semé la zizanie entre Rutules et Troyens, quitte l'Hespérie et rejoint Junon dans les cieus. Le manuscrit M a *conuersa*, retenu par M. Geymonat après R.A.B. Mynors ; la seconde main de M, γ, ω, mais aussi Probus, Asper, Donat et Servius<sup>101</sup> ont *conuexa*, largement attesté dans les manuscrits médiévaux et dans la tradition indirecte, et qui offre un parallèle fort avec *Æn.* IV, 451 :

<sup>98</sup> « Tandis que se déroulent dans la plaine des combats équitables, la déesse, dont la promesse accomplie a assuré la force, après avoir baigné la guerre dans le sang et causé des trépas dans le premier combat, quitte l'Hespérie et portée par les souffles célestes, s'adresse victorieuse à Junon en ces termes orgueilleux ».

<sup>99</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 127 et spéc. n.81 ; et, plus longuement, TIMPANARO 2001, p. 56-61.

<sup>100</sup> RAMIRES 2003a.

<sup>101</sup> Cf. l'apparat de l'édition Conte, que je reproduis ici : *conuersa* **M** : *conuexa* (cf. *Æn.* 4, 451) **MAγRω**, Probus, Asper, Donatus ap. Seru., Seru. Hic et alibi, Tib. (postquam caelo in caeli corruptum est, ex conuersa facile exstiti conuexa ut caeli conuexa inter se conecterentur) ; *conuecta* Firmiani commentarius ap. DSeru. Caelo conuersa : caelo pro 'ad caelum' (cf. e.g. *Æn.* 2, 688 ; 3, 678 ; 5, 451 ; 9, 681 ; 10, 548 ; 11, 192) ; apte indicatur locus quem Allecto petit ut de mandatis perfectis Iunoni referat : nam 'cum ad caelum per auras conuersa sit' idem ualet ac 'cum ad caelestem Iunonis sedem aduolauerit'.

*Tum uero infelix fatis exterrita Dido  
mortem orat ; taedet caeli conuexa tueri.*

La séquence *caeli conuexa* se trouve dans les deux passages à la même position dans le vers. D'autre part, Servius cite exactement cette leçon dans son commentaire au v. 607 du chant I<sup>102</sup>. Servius aborde le problème sur le plan grammatical : il rappelle que Probus envisage une construction de *per apo koinou*, à savoir *per caeli conuexa* et *per auras*, qui nécessite de considérer *conuexa* comme un neutre pluriel à l'accusatif ; cette solution peu satisfaisante, qui témoigne du conservatisme parfois excessif de Probus<sup>103</sup>, est l'objet d'une interprétation syntaxique nouvelle<sup>104</sup> par Servius, qui pense à une *epexegetis*, une apposition explicative, *caeli conuexa* équivalant à *aurae*. Cependant, comme le souligne Timpanaro<sup>105</sup>, l'absence d'exemple d'apposition avec reprise d'une préposition, ou même à l'intérieur d'un groupe prépositionnel, rend l'hypothèse fragile ; et selon N. Scivoletto<sup>106</sup>, il faut imaginer Allecto s'adressant à Junon « à travers la concavité du ciel et de la terre », avec les mains formant un mégaphone... Servius cite alors le grammairien Firmianus<sup>107</sup> qui propose, selon lui, la leçon *conuecta*, mais il précise que la solution se trouve dans quelques manuscrits : *difficile in exemplaribus inuenitur*.

Pour J.E.G. Zetzel<sup>108</sup> cette formulation doit être comprise comme l'absence d'attestation de cette leçon dans les manuscrits utilisés par Servius (qui, selon Zetzel, n'utilise qu'un seul texte-source) et même Donat, suivi ici par Servius : cette affirmation nous semble excessive.

<sup>102</sup> Cf. *Æn. I*, 607-608 : *In freta dum fluuui current, dum montibus umbrae/lustrabunt conuexa, polus dum sidera pascet* et Serv. *ad Æn. I*, 607-608 : *alii tamen 'conuexa sidera' uolunt, id est pendentia, ut "et caeli conuexa per auras", id est suspensa, planetasque intellegunt, quia non sunt fixi, sed in aere feruntur*. Le sens de *conuexa* n'est dans ce commentaire pas clair : Servius le glose d'abord par *inclinata latera* puis indique que certains rattachent *conuexa* à *sidera* (au v. suivant), et cite à ce moment-là le v. VII, 543 ; D. Vallat, dans l'édition du commentaire au chant I dans la C.U.F., traduit *conuexa* par « flottant », Servius désignant ici les planètes. Il est difficile de s'appuyer sur ce premier commentaire pour comprendre le passage virgilien de VII, 543 et le commentaire *ad loc*.

<sup>103</sup> Cf. TIMPANARO 1986, p. 127. SCIVOLETTO, ap. SANTINI et ZURLI 2000, p. 50, parle d'académisme.

<sup>104</sup> Il s'agit en fait, comme le note justement DELVIGO (1987, p. 41), d'une variante de la première analyse, non d'une analyse différente.

<sup>105</sup> Cf. TIMPANARO 2001, p. 56 et 57 n.97.

<sup>106</sup> SCIVOLETTO ap. SANTINI et ZURLI 2000, p. 50.

<sup>107</sup> Le nom du grammairien est cité par le deutéro-Servius, tandis que Servius mentionne un *quidam commentarius*. Sur Firmianus, nous ignorons tout ; cf. cependant KASTER 1988, p. 407. G. Ramires, dans TIMPANARO-RAMIREZ 2013, p. 201, précise son choix d'intégrer la mention de Firmianus dans le texte.

<sup>108</sup> Cf. ZETZEL 1981, p. 95-96.

Quoi qu'il en soit, le problème est alors l'emploi moyen de *conuehor* que cette hypothèse suppose et qui n'est pas attesté. Devant ce problème, O. Ribbeck<sup>109</sup> avait pensé qu'un vers manquait après 543, W. Knight<sup>110</sup>, suivi de M.-L. Delvigo<sup>111</sup>, que Virgile n'avait pas achevé son vers et devait le reprendre plus tard. Ces hypothèses témoignent de la perplexité des virgilianistes.

Si nous reprenons la leçon de M, elle paraît grammaticalement plus satisfaisante, mais *conuersa* ne renvoie pas spécifiquement à un mouvement vers le haut<sup>112</sup>, et se pose là encore la question du caractère médio-passif du mot, qui correspond au στρεφῆσθαι grec, bien attesté.

Dans ces conditions, Heyne<sup>113</sup> propose donc : *deserit Hesperiam caelique euecta per auras* ; surtout, un autre grand spécialiste de la correction métrique, F.H. Bothe<sup>114</sup>, propose la conjecture suivante : *deserit Hesperiam caelique connixa per auras connixa*, hypothèse reprise et développée plus récemment par G. Moretti et corroborée par R. Caldini Montanari. G. Moretti montre que les emplois de *nitor*, fréquents pour des personnages ailés<sup>115</sup> et dans des déplacements artificiels, comme celui de la créature infernale s'élevant vers les nuées qui est en cause ici, appuient cette solution ; R. Caldini Montanari rappelle un passage d'Ennius dans lequel *obnixa* constitue un parallèle intéressant<sup>116</sup>, et relève un cas de confusion entre *connixa* et *conuexa* dans la traduction des *Aratea* de Cicéron<sup>117</sup> ; ainsi, Timpanaro, dans son ouvrage le plus récent<sup>118</sup>, malgré la prudence avec laquelle il avait accueilli l'hypothèse quelque temps auparavant<sup>119</sup>, réaffirme sa préférence pour *connixa*, sans rejeter la conjecture de Firmianus *conuecta*<sup>120</sup> : c'est le vol avec effort d'Allecto, créature infernale se dirigeant vers le ciel alors qu'elle est chthonienne, qui est signifié dans *connixa*. Mais comme le remarque S. Timpanaro, ce vol n'est pas contraint car elle doit rendre des comptes à Junon :

<sup>109</sup> RIBBECK 1866, p. 141.

<sup>110</sup> Cf. KNIGHT 1940, p. 129-130.

<sup>111</sup> Cf. DELVIGO 1987, p. 45. L'hypothèse à laquelle se résigne M.-L. Delvigo soulève la question de l'autorité d'auteur de Virgile, qui n'aurait sans doute pas laissé en l'état ce passage.

<sup>112</sup> Cf. *TLL*, 4, col. 858-869, spéc. 859-860.

<sup>113</sup> HEYNE 1819.

<sup>114</sup> BOTHE 1821, p. 19.

<sup>115</sup> Cf. MORETTI 1991, qui rappelle en particulier VIRG., *Æn.* IV, 252.

<sup>116</sup> Cf. CALDINI MONTANARI 1993, p. 211-212 : ENN., 139-140 Skutsch : *Et densis aquila pennis obnixa uolabat / uento quem perhibent Graium genus aera lingua.*

<sup>117</sup> Cf. CALDINI MONTANARI 1993, p. 213, à propos des *Aratea*, v. 314.

<sup>118</sup> TIMPANARO-RAMIREZ, p. 194.

<sup>119</sup> Cf. TIMPANARO 2001, p. 60.

<sup>120</sup> TIMPANARO-RAMIREZ, p. 194 : Firmianus l'a peut-être lue dans un manuscrit ancien, selon S. Timpanaro.

l'hypothèse ne convainc pas totalement, malgré les références séduisantes rappelées par Moretti et Caldini Montanari.

Revenant sur ce *locus uexatus*, G. Ramires a examiné à nouveaux frais récemment la question<sup>121</sup> et a mis en avant une leçon donnée par la branche J de la tradition servienne : *quo uecta*<sup>122</sup>, la gutturalisation de la labio-vélaire ayant abouti à *conuecta*. L'hypothèse est très séduisante, et le fait qu'un passage du début du chant VII voie des abeilles transportées<sup>123</sup>, est un élément favorable pour retenir cette leçon ; on peut aussi invoquer un passage du Panégyrique de Messala Corvinus<sup>124</sup> dans lequel Jupiter est *uectus* ; mais la plupart des occurrences concernent des contextes maritimes ou en tout cas mentionnent le moyen du transport ; c'est la petite réserve que je formulerais. N. Horsfall, après Mynors<sup>125</sup>, et avec N. Scivoletto, défend, lui, la leçon *conuersa* qui ne lui paraît pas devoir poser tant de problèmes<sup>126</sup> et rappelle en passant que *conuersa* correspond, comme nous l'avons dit, au verbe *στραφέσθαι* attesté en particulier chez Euripide, dont l'influence peut être reconnue dans ce passage<sup>127</sup>. Il est peut-être prudent d'en rester là, même si les *Aratea* cicéroniens, déjà cités à l'appui de la leçon *connixa* nous paraissent pouvoir aussi étayer *conuersa* : au v. 130, à propos de la nef Argo qui fait route en marche arrière, Cicéron écrit :

*Sed conuersa retro caeli se per loca portat*<sup>128</sup>

Et trois vers plus loin,

*Sic conuersa uetus super aethera uertitur Argo*<sup>129</sup>.

<sup>121</sup> Cf. RAMIRES 2003a, p. 216-218.

<sup>122</sup> Cf. l'apparat de RAMIRES 2003b, p.71 : *couecta L quouecta J*.

<sup>123</sup> VERG., *Æn.* VII, 64-66 :  
*huius apes summum densae (mirabile dictu),  
stridore ingenti liquidum trans aethera uectae,  
obsedere apicem.*

« Des abeilles, en essaims, spectacle admirable à raconter, s'étant transportées à travers l'éther limpide en un bourdonnement strident, vinrent occuper le sommet [du laurier]. »

<sup>124</sup> PS. TIB., *Pan. Mess.*, 130 : *Iuppiter ipse leui uectus per inania curru  
Affuit et caelo uicinum liquit Olympum.*

« Jupiter lui-même, emporté à travers le vide sur un char léger, apparut et abandonna l'Olympe proche du ciel. »

<sup>125</sup> MYNORS 1959, apparat *ad loc.*

<sup>126</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 358-359.

<sup>127</sup> Cf. HORSFALL 1995, p. 359 à propos de l'écho de l'*Hercule furieux* au v. 545.

<sup>128</sup> Cf. la traduction de J. Soubiran dans la C.U.F. : « c'est en marche arrière que celui-ci (*scil.* Argo) parcourt les étendues célestes » (cf. SOUBIRAN 1972).

<sup>129</sup> Cf. la traduction de J. Soubiran dans la C.U.F. : « ainsi est tourné l'antique navire Argo dans sa route circulaire au-dessus de l'éther » (cf. SOUBIRAN 1972).

Le sens médio-passif paraît devoir être retenu et l'idée d'avancée à l'envers pourrait correspondre au trajet que fait une divinité infernale vers les espaces célestes. Cependant, si la seconde occurrence porte solidement *conuersa*, dans le premier passage *conuersa* est une correction de Piero Vettori (Victorius) au XVI<sup>e</sup> siècle, à partir du modèle grec<sup>130</sup>, les manuscrits ayant tous la leçon *conuexa*<sup>131</sup>... La proximité entre ces participes<sup>132</sup>, employés verbalement ou substantivés, s'avère donc générale et devait déjà gêner les contemporains de Servius.

Au terme de ce parcours partiel, portant sur la partie du commentaire que nous avons pu examiner dans le séminaire, il demeure plus d'interrogations que de réponses : s'agit-il de variantes d'auteur, de corrections arbitraires de la part du commentateur ? Il semble que Servius, s'il a eu sûrement un exemplaire de travail pour le texte virgilien, rend compte de controverses qui datent pour certaines de la postérité immédiate de l'*Énéide*. Le grammairien veut davantage rendre pleinement intelligible, pour ses élèves, le texte virgilien, qu'il ne cherche à rendre compte d'un travail de *criticus*. L'exégèse procurée par Servius nous permet dans certains cas d'avoir accès à des solutions satisfaisantes pour les passages qui posent problème, et, plus souvent, à des polémiques textuelles qui ne sont pas éteintes. La prise en compte de l'évolution sémantique des mots, depuis les sources utilisées par le poète, puis après Virgile et jusqu'à l'époque de Servius nous a semblé un instrument utile pour essayer de comprendre à la fois le poème augustéen et le regard porté par le commentateur au IV<sup>e</sup> siècle.

## BIBLIOGRAPHIE

- AYGON J.P. 2000, « Les adverbess de lieu déictiques et les jeux avec l'espace dans le *Miles gloriosus* de Plaute », *Pallas*, 54, p. 113-129.
- BOTHE F.H. 1821, *Virgilius Virgilianus siue Quaestio de Virgilii locis quibusdam dubiis aut corruptis*, Heidelberg-Spira.
- CALDINI MONTANARI R. 1993, « A proposito di Aen. 7.543 », *A&R*, n.s.38, p. 210-213.

<sup>130</sup> Cf. PELLACANI 2015, p. 165 qui cite *Arat.* 344 : ἀλλ' ὄπιθεν φέρεται τετραμμένη.

<sup>131</sup> Cf. SOUBIRAN 1972, p. 174 ; cf. PELLACANI 2015, p. 166 qui note l'effet de *Ringkomposition* provoqué par la répétition de l'incipit.

<sup>132</sup> Cf. aussi les leçons différentes en *Arat.* 126 : cf. PELLACANI 2015, p. 163.

- CONINGTON J. et NETTLESHIP H. 1884, *Vergil*, London.
- CONWAY R.S. et WALTERS W.C.F. 1910, « Restorations and Emendations in Livy I-V », *CQ*, 4, p. 267-276.
- DELVIGO M.-L. 1987, *Testo virgiliano e tradizione indiretta: le variant probiane*, Pisa.
- 2023, *Studi su Virgilio e i suoi interpreti*, Udine.
- FRUYT M. 2009, « Les emplois de *hic*, *iste*, *ille* en latin archaïque et classique », *REL*, 87, p. 44-75.
- 2018, « Sénèque et l'évolution linguistique au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. : continuité pour *is*, *hic* et *ille*, discontinuité pour *iste* », *REL*, 96, p. 119-144.
- GEYMONAT M. 1985, *EV*, 2, s.u. « Eneide », p. 236-310, Roma.
- GOOLD G.P. 1968, « Servius and the Helen episode », *HSCP*, 74, p. 101-168.
- GÜNTHER H.C. 1996, *Überlegungen zur Entstehung von Vergils Aeneis*, Göttingen.
- HENRY J. 1873-1892, *Aeneidea*, Dublin.
- HEYNE C.G. 1819, *Maro Publius Vergilius, Bucolica, Georgica et Aeneis*, Leipzig.
- HORSFALL N. 2000, *Virgil, Aeneid 7. A Commentary*, Leiden-Boston-Köln.
- IOVINO R. 2015, « Some observations on *ille* and *ipse* in the *Mulomedicina Chironis* », *JLL*, 14-2, p. 269-306.
- JOFFRE M. D. 2019, « La distribution et la signification de *is*, *ille* et *ipse* dans les *Sermons* de Saint Césaire d'Arles : concordance et discordance avec la norme "classique" », *AntHung*, 59, p. 227-239.
- KASTER R. 1988, *Guardians of Language*, Berkeley.
- KNIGHT W. 1940, « 'Caeli conuexa per auras' », *CQ*, 34, 3-4, p. 129-130.
- MASVICIUS (MAASVIK) P. 1717, *P. Virgilii Maronis opera cum integris commentariis Seruii, Phylargirii, Pierii*, Leeuvvaerden.
- MORETTI G. 1991, « Aen. 7. 543 : il volo di Aletto », *RFIC*, 3<sup>e</sup> s. 9, 1991, p. 112-120.
- PACKARD D., 1968, *A Concordance in Livy*, t. I-IV, Cambridge Mass.

- PELLACANI D. 2015 (ed.), *Cicerone, Aratea. Parte I : Proemio e Catalogo delle costellazioni*, Bologna.
- PLANKL W. 1953, « Eine crux virgiliana », *Gymnasium*, 60, p. 172-174.
- RAMIRES G. 2003a, recensione di S. Timpanaro, *Virgilianisti antichi e tradizione indiretta*, *Res Publica Litterarum*, 26, p. 210-222.
- 2003b, *Commento al libro VII dell'Eneide*, Bologna.
- RIBBECK O. 1866, *Prolegomena critica ad Vergilii opera maiora*, Leipzig.
- SANTINI C. et ZURLI S. 2000, *Filologia e cultura latina, N. Scivoletto*, Napoli.
- SCAFOGLIO G. 2011, *Noctes Vergilianae. Ricerche di filologia e critica letteraria sull'Eneide*, Hildesheim.
- SCIVOLETTO N. 1988, « Uno spinoso problema di filologia e cultura latina : la tradizione indiretta virgiliana », *GIF*, 1988, p. 24-32 ; repris dans C. SANTINI et S. ZURLI (eds.), *Filologia e cultura latina, N. Scivoletto*, Napoli, 2000.
- SOUBIRAN J. 1966, *L'élision dans la poésie latine*, Paris.
- 1972 (éd.), *Cicéron, Traduction des Phénomènes d'Aratos. Fragments poétiques*, Paris.
- THILO G. et HAGEN H. 1881-1883, *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina libri*, vol. I et II, Leipzig.
- TIMPANARO S. 1986, *Per la storia della filologia virgiliana antica*, Roma.
- 1996, « Dall'“Alexander” di Euripide all'“Alexander” di Ennio », *RIFC*, 124-1, p. 5-70.
- 2001, *Virgilianisti antichi e tradizione indiretta*, Firenze.
- TIMPANARO S. et RAMIRES G. 2013, *Carteggio su Servio (1993-2000)*, Pisa.
- TOWNEND G. B. 1969, « Some Problems of Punctuation in the Latin Hexameter », *CQ*, 19, p. 330-344.
- ZETZEL J. E. G. 1973, « *Emendauit ad Tironem*: Some Notes in Scholarship in the Second Century A.D. », *HSCP*, 77, p. 225-243.
- 1981, *Latin Textual Criticism in Antiquity*, New York.